



Seyrig Henri Arnold en 1963

**SEYRIG** Henri Arnold, archéologue, membre de l'Institut, né à Héricourt, Haute-Saône, le 10 novembre 1895, de religion luthérienne. Fils d'Abel, garde général des forêts, et de Julia de Lacroix. Seyrig n'avait que trois ans quand la famille s'installa à Mulhouse. Il y fréquenta le collège de la ville, où il apprit l'allemand, avant de continuer ses études au collège des Roches en Normandie puis, en 1913-1914, à Oxford. Appartenant à la grande bourgeoisie libérale du XIX<sup>e</sup> siècle, Seyrig en avait l'éducation, la culture, les relations, les moyens. Son grand-père avait

été l'associé d'Eiffel et avait construit le pont à deux étages de Porto. Ses arrière-grands-parents maternels étaient Neuchâtellois et Hermine de Saussure qu'il épousa en 1930 - en 1932 Delphine devait naître de cette union - était de la branche française de la famille genevoise. Ces ascendances et ces alliances, les parents établis dans les cantons de Genève et de Vaud, les propriétés autour de Neuchâtel expliquent l'étroitesse des relations que Seyrig garda toujours avec la Suisse où il devait finir ses jours, à Neuchâtel, le 21 janvier 1973, emporté par une embolie.

Pendant la Première Guerre mondiale, il fut engagé à Verdun, où il fut décoré de la croix de Guerre avec deux citations, puis il rejoignit, en 1917, l'armée d'Orient à Salonique. Démobilisé, il préféra aux affaires familiales le métier d'archéologue et d'historien de l'Antiquité. Après un mémoire d'études supérieures sur la maison homérique, préparé en Sorbonne sous la direction de Victor Bérard, Seyrig fut reçu en 1922 à l'agrégation de grammaire et, la même année, au concours d'entrée à l'École française d'Athènes où il devait passer sept ans, comme membre, puis comme Secrétaire Général. Mais ce fut en 1929 que sa carrière prit un tournant décisif. Sur la recommandation de René Dussaud, maître de l'archéologie syrienne, Seyrig fut alors nommé, à 34 ans, au poste considérable de directeur général des Antiquités de Syrie et du Liban sous le mandat français. La guerre ne devait interrompre que provisoirement son travail d'archéologue et d'administrateur au Proche-Orient. Ayant opté pour la France libre, Seyrig envoya de Beyrouth sa démission au gouvernement de Vichy et rejoignit de Gaulle. Nommé représentant de la France libre au Mexique, et chargé de diverses missions en Amérique du sud, il assumait jusqu'en 1945 les fonctions de Conseiller Culturel à New York. Mais, dès le lendemain de la guerre, la Syrie et le Liban redevinrent l'objet de tous ses soins. Pour sauver et consolider l'héritage scientifique français au Proche-Orient, Seyrig obtint du Gouvernement provisoire de la République, la création de l'Institut français d'archéologie de Beyrouth. Pendant 20 ans, jusqu'à sa retraite en 1967, il en fut le directeur et continua de déployer à sa tête (comme naguère à la Direction des Antiquités) une inlassable activité. Parallèlement à ces fonctions, il exerça, à la demande d'André Malraux, celles de directeur des Musées de France (1960-1962), auxquelles il renonça, faute de pouvoir imposer les réformes qu'il envisageait. En 1952, Seyrig avait été élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comme responsable des Antiquités, il œuvra dans l'esprit le plus anti-colonialiste, dotant les républiques de Syrie et du Liban d'une législation des fouilles très libérale et entretenant avec ses collaborateurs locaux, tels l'émir Maurice Chéhab, les meilleures relations. En 1945, à la fin du Mandat français, le transfert des compétences aux Services archéologiques des nouveaux Etats indépendants s'opéra sans heurt. Partisan de l'ouverture du pays à l'ensemble de la communauté scientifique, Seyrig avait encouragé l'implantation de missions étrangères : à Antioche, celle de l'Université de Princeton ; à Doura-Europos, celle de l'Université de Yale, conduite par M. Rostovtzeff ; à Tell Halaf, celle du baron Max von Oppenheim, l'explorateur du palais et l'inventeur des sculptures. La même largeur de vues présida chez cet antiquisant à la réorganisation de l'Institut de Damas, entre 1938 et 1942, résolument orienté vers l'étude de la Syrie arabe et musulmane. Dès sa prise de fonctions à la tête des Antiquités de Syrie et du Liban, Seyrig prit une série d'initiatives qui avaient la cohérence d'un programme scientifique mûrement réfléchi et exécuté avec énergie. En 1930, le sanctuaire de Bêl à Palmyre fut dégagé des habitations qui, depuis des siècles, en avaient pris possession, et le nouveau village de Tadmor fut construit à la bordure de l'oasis. Des opérations analogues furent menées en 1932 au Krak des Chevaliers et au sanctuaire de Jupiter

Héliopolitain de Baalbek. L'époque fut aussi, sous l'impulsion de Seyrig, celle du lancement ou du renforcement des grandes missions françaises au Proche-Orient : celles de R. Dunand à Byblos, de C.F.A. Schaeffer à Ras-Shamrah/Ougarit, d'A. Parrot à Mari, de D. Schlumberger en Palmyrène du N./O., de G. Tchalenko en Haute-Syrie, dans la zone des villages antiques autour d'Alep. En France même, le rôle de Seyrig fut considérable dans l'organisation de la recherche archéologique, en particulier pendant les années de sa direction de l'Institut de Beyrouth. Des organismes comme le CRA (Centre de recherches archéologiques) ou l'IRAA (Institut de recherche en architecture antique) se développèrent au CNRS à son initiative. Accueillant aux méthodes nouvelles, en particulier à celles qui étaient étrangères à sa propre culture scientifique, Seyrig renforça le rôle des architectes sur les chantiers de fouilles et contribua à la création des premières banques de données en archéologie. Enfin, une de ses réalisations majeures fut assurément celle de la bibliothèque spécialisée de l'Institut de Beyrouth.

La bibliographie scientifique de Seyrig comporte 270 titres. Il est probable que son choix de carrière et de vie remonte à son premier contact avec la Grèce, à Salonique, en 1917. Ses carnets de voyage de la période 1922-1929, récemment commentés par D. Knoepfler, révèlent à quel point ses intérêts portèrent très tôt à la fois sur les antiquités romaines de Grèce et sur l'Orient hellénisé. Sur le terrain il fit ses premiers pas au Ptoion, le sanctuaire d'Apolon en Béotie, et à Delphes, où il constitua des dossiers restés inédits sur les marques d'assemblage. A Thasos, en 1923, il participa à la découverte de la Porte de Sémélé et entreprit l'étude des monnaies. Mais il est significatif que sa première publication, la même année, soit un article sur la *Legio VIIa Hispana*, d'après une inscription du Musée de Corinthe. Et, de son tour du Péloponnèse en 1926, c'est encore une étude d'histoire romaine qu'il rapporta : celle, fondamentale, consacrée au culte impérial sous Tibère et aux stèles du *Cesareum* de Gytheion. A Délos, en avril 1925, Seyrig s'intéressa au Sanctuaire des dieux syriens et son dernier voyage en Grèce, en 1928, le conduisit en Etolie, au sanctuaire de Phistyon près de Thermos, où était honorée Atargatis : il y retrouvait la *dea Syria* de Lucien, qu'il avait recherchée l'année précédente à Hiérapolis, en compagnie de P. Perdrizet.

Car l'Athénien Seyrig avait, en 1924 et 1925, été mis à la disposition du professeur d'archéologie de Strasbourg pour une mission en Syrie. D. Schlumberger, élève de Perdrizet et Mulhousien comme Seyrig, fut du second voyage. On sait quelle amitié devait lier les deux hommes, l'un succédant plus tard à l'autre à la direction de l'Institut de Beyrouth. Ces séjours au Proche-Orient (après une escale à Chypre), avec l'exploration de grands sites comme Séleucie de Piérie, Antioche, Hiérapolis, Laodicée, mais aussi avec la visite de collections d'antiquités - notamment celles de diplomates en poste à Alep - confirmèrent chez Seyrig une vocation d'épigraphiste, tant y furent riches les moissons d'inscriptions grecques et latines : c'est une particularité de son oeuvre scientifique de montrer une égale aisance dans l'une et l'autre épigraphie. Seyrig fut également un grand numismate, familier de tous les cabinets de médailles du monde et d'abord de celui de la Bibliothèque Nationale de Paris. Les monnaies ont été, avec les inscriptions, sa principale documentation pour l'étude de la Syrie hellénistique et romaine. Car ce collectionneur était un historien. De même que les textes découverts, au début des années 1930, à l'agora de Palmyre (notamment le fameux tarif de Palmyre), lui ont inspiré des pages décisives sur l'histoire et l'économie de la cité caravanière, sur l'incorporation de la ville dans l'Empire, sur les relations entre le monde parthe et le monde romain, de même le classement raisonné des émissions

monétaires permit à Seyrig d'apporter des contributions à l'histoire d'Arados, de Parion, de Byzance, de Ptolémaïs, d'Hiérapolis, de la tétrapole syrienne fondée par Séleucos 1<sup>er</sup> et des royaumes hellénistiques en général. Seyrig qui, de Palmyre à Baalbek et à tant d'autres sites, fut à l'origine d'importantes entreprises archéologiques, n'était pas lui-même homme de terrain ni fouilleur. C'est le beau titre d'antiquaire, dans l'acception classique du terme, qui lui convient le mieux avec celui d'historien. A travers textes, monnaies, objets de toute nature, il savait faire revivre le passé, non pas sous la forme de vastes constructions - il n'a jamais rédigé de thèse universitaire - mais par analyses précises de documents et courtes synthèses dont la somme constitue le tableau le plus juste et le plus complet de l'Orient hellénisé et romanisé. Les problèmes d'histoire religieuse sont chez lui une préoccupation constante, des cultes de Thasos à l'Héraclès de Tyr. Son étude sur la triade héliopolitaine de Baalbek remonte à ses années athéniennes.

Par un autre paradoxe, cet universitaire qui n'a jamais enseigné fut un très grand professeur, si l'on reconnaît ce métier au nombre et à la qualité de ceux qu'un maître a formés aux disciplines scientifiques. Les témoignages sont unanimes sur la capacité qu'avait Seyrig de détecter les talents et sur la générosité dont il savait faire preuve à leur égard, ne ménageant ni son temps, ni sa science quand il s'agissait de faire débiter ou progresser une recherche, parfois au détriment de ses propres dossiers inédits. Ceux qui ont connu l'homme plus personnellement aiment aussi à rappeler le charme qu'il déployait dans ses relations amicales. Serviteur de la science et de son pays, passionné de cinéma, collectionneur de peinture contemporaine et de poupées indiennes, Henri Seyrig représente la modernité de l'honnête homme.

La bibliothèque scientifique de Henri Seyrig a été acquise par l'Université de Neuchâtel. Ses papiers relatifs à la numismatique, ses albums de photographies et collections de moulages de monnaies ont été légués au Cabinet des Médailles de Paris. La liste des publications de Henri Seyrig (ouvrages et articles) a été dressée par G. Le Rider, *Revue de numismatique* XV, 1973, p. 11-29. Le lecteur trouvera les études les plus importantes commodément réunies dans les recueils *Antiquités syriennes*, I-VI (1934-1966), *Scripta Varia, Mélanges d'archéologie et d'histoire* (Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut français de Beyrouth, 1985) et *Scripta Numismatica (ibidem, 1986)*.

G. Le Rider, Henri Seyrig, 1895-1973), *Revue suisse de numismatique* 52, 1973, p. 167-171 ; E. Will, Henri Seyrig, *Syria* 50, 1973, p. 259-265 ; idem, Notice sur la vie et les travaux de Henri Seyrig, 1895-1973, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1973, p. 385-397 ; J.-Cl. Cheynet, C. Morrisson, W. Seibt, *Sceaux byzantins de la collection Henri Seyrig à la Bibliothèque nationale de Paris* (1991) ; D. Knoepfler, De la Grèce au Proche-Orient avec Henri Seyrig : un Athénien atypique au tournant de sa carrière (1922-1929), *Bulletin de correspondance hellénique* 120, 1996, p. 285-308.

Gérard Siebert